

**REVISTA CIDOB D'AFERS
INTERNACIONALS 50.**

**La mondialisation et le pari de
l'interculturel.**

Lignes Transversales des débats.

Lignes Transversales des débats

Les lignes transversales ont pour objectif de saisir la dimension du pari de l'interculturel dans la mondialisation à travers les multiples questions qui ont surgi tout au long du séminaire

Une première partie parle de la mondialisation et des processus qui y conduisent: la mondialisation est-elle l'accélération d'un phénomène qui existait déjà? Est-ce une fatalité, est-elle irréversible? Sommes-nous toujours maîtres des processus de mondialisation et quelle en est la marge de maîtrise?

Un deuxième axe de réflexion s'est organisé autour des questions sur l'interculturel, posées par économistes et juristes qui assistaient au séminaire. Qu'est-ce que l'interculturel? Est-ce une problématique, un lieu d'échange, un lieu qui existait déjà ou qui est en voie d'élaboration? Y a-t-il des lieux précis de l'interculturel?

Du débat surgit la perception qu'un autre thème requiert une analyse plus profonde, à savoir la mémoire de l'interculturel. Il faudrait repenser le passé, voir ce que l'homme a voulu retenir, oublier ou minimiser de son propre histoire et l'histoire des autres.

La troisième partie aborde la question des acteurs. Quel est le sujet de la mondialisation? Est-il culturel? Qui va "faire" l'interculturel? Pour finir, le débat aboutit à quelques positions face au pari de l'interculturel dans la mondialisation.

Loin de prétendre fournir une réponse exacte à toutes ces questions, le but principal est de faire participer le lecteur, sinon aux débats, du moins à la réflexion suscitée par ceux-ci et donner, à travers leur lecture, une continuité à cette réflexion.

Outre les apports des professeurs intervenants, nous avons recueilli des commentaires de Nadira Berkallil, professeur d'économie à la Faculté de Sciences juridi-

ques, Économiques et Sociales de l'Université Mohammed V de Rabat, de Mohammed Bouslikhane, professeur d'Économie à l'Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme à Rabat, et d'Abdelmajid Kabdouri, professeur d'Histoire à la Faculté de Lettres de l'Université Mohammed V de Rabat.

*Yolanda Onghena

*Responsable du département d'Interculturalité Fondation CIDOB, Barcelone

Sommaire

I/ MONDIALISATION	197
Développement	197
co-développement	197
mise à niveau	197
mobilité	198
schéma de développement ...	198
Dimension identitaire	199
double phénomène:	
dissolution/conservation	199
paradigme: retraditionalisation	200
ambivalence: local/mondial	200
Dynamique de changement ...	201
mondialisation/	
internationalisation	201
mondialisation/modernité ...	202
II/ L'INTERCULTUREL	204
Lieux	204
rencontre	204
échange	204
interaction	205
Processus	206
systèmes d'interaction	206
instrumentalisation	207
fécondation	207
Mémoire	208
reconstruction de l'identité ...	208
reconstruction de l'histoire ...	209
histoire/processus	210
Problématisation	211
communication interculturelle	211
l'Autre	211
choc	212
III/ MONDIALISATION ET	
INTERCULTUREL	213
Acteurs	213
action partagée	213
pari citoyen	213
médias	213
blocages	214
Positions	214
nous, intellectuels	214
position de l'économiste	215
un citoyen du monde arabe	215
position de l'historien	215

MONDIALISATION

Développement

Co-développement

Cette approche me semble contestable au moins sous cet aspect qu'elle reconduit la focalisation sur l'immigration et détourne l'attention de ce que je préfère désigner en termes de « mobilités »: la nécessité de penser d'un seul mouvement, les flux de marchandises et les flux de personnes, qui ne se réduisent pas aux flux migratoires. Ce qui est grave avec l'approche développée en termes de co-développement c'est qu'elle est construite sur la reconduction de l'opposition *migration* et *non-migration*. Et non seulement elle la reconduit, mais elle la fige, parce que, de qui parle-t-on? Est-ce que ce sont des Marocains qui résident en France, qui s'y sont installés, qu'il s'agirait d'inciter à investir dans le pays d'origine ou alors s'agit-il seulement de se débarrasser des clandestins, des chômeurs, etc.? Auquel cas on n'aurait rien de plus qu'une relance du plan Stoléru: c'est l'aide au retour, avec quelques petits aménagements. Même s'il est vrai que ces aménagements peuvent être importants: un entrepreneur ou un chômeur peut éprouver l'envie de retourner au pays s'il a la certitude qu'un retour sera possible, de la même façon qu'on peut inciter à ne pas immigrer clandestinement. De toute façon, cette approche a montré qu'elle ne peut avoir que des résultats tout à fait marginaux en ne concernant, finalement, que très peu de monde. (Alain Roussillon)

Mise à niveau

La traduction au Maroc de la mondialisation renvoie au processus de la mise à niveau économique. Au cœur de ce processus, irréversible, se trouve l'entreprise. Au-delà des trajectoires historiques, notamment culturelles, qui sont déterminantes, il semble qu'au niveau de la procédure de la mise à niveau de l'entreprise marocaine, du moins de celles d'entre elles –elles sont légion– qui se trouvent dans une situation objective non-concurrentielle, il faut au moins deux conditions: la première a trait à la mise en œuvre du dispositif de partenariat. Sur ce point tout le monde sait que l'engagement de l'Union européenne demeure encore théorique et plombé par l'imbroglio bureaucratique. Le co-développement est de ce point de vue une belle fantasmagorie. La seconde condition est à mon sens incommensurable: il s'agit de l'implication de l'État dans l'impulsion de la dynamique de mise à niveau, dans l'organisation institutionnelle de l'environnement de l'entreprise, dans la régulation des paramètres macro-économiques, etc. La CGEM (la Confédération Générale des Entreprises du Maroc) ne s'y est pas trompé en insistant sur la nécessité d'une mise à niveau globale, multidimensionnelle, c'est-à-dire à la fois économique, institutionnelle, sociale, culturelle, etc. (Noureddine El Aoufi)

Mobilité

La théorie économique pure souligne que l'échange se fait sur la base d'une mobilité des facteurs de production, le capital et le travail en l'occurrence. Il faut distinguer entre deux périodes. La première, dite classique, est marquée par une moins forte volatilité des capitaux mais par une mobilité relative de la main-d'œuvre, à un moment où on ne parlait pas encore, sauf peut-être Marx, de mondialisation dans les termes trop galvaudés qui sont utilisés aujourd'hui par les médias. En revanche, au cours de la seconde période, ouverte en particulier depuis les années 80, les pays avancés ont développé davantage la mobilité du capital, tout en maintenant étanches les frontières et en érigeant des barrières à l'entrée pour ce qui est du facteur travail. Il s'agit pour des milliers de citoyens du Sud qui ont connu les deux périodes (les années 60 et après 70) d'un véritable choc culturel. Dans la pensée libérale, la mondialisation pour ainsi dire réelle (mobilité parfaite des capitaux, immobilité de la main-d'œuvre) constitue une entorse au dogme, un paradoxe doctrinal. Sur un plan sociologique, le concept de mobilité, pour désigner les flux d'individus - tous les individus et pas seulement la main-d'œuvre ordinaire et non qualifiée - du Sud vers le Nord est une catégorie que je trouve autrement plus positive ou du moins plus neutre que la notion trop connotée d'émigration, qui renvoie historiquement à la première période. (Noureddine El Aoufi)

Le recours à la *catégorie de mobilité* correspond peut-être aux intérêts bien compris de la Communauté Européenne, d'une « flexibilité » du travail dans sa logique de production, de dédramatiser des questions qui évidemment risquent de susciter encore plus de passions qu'elles n'en suscitent déjà. Donc 'mobilité' serait une espèce d'euphémisation de la réalité. Je suis très sensible à cet aspect-là. Il me semble qu'on peut quand même sauver la notion, même si, effectivement, elle consacre l'inégalité des facteurs de production du point de vue de la logique de leur mobilisation. (Alain Roussillon)

Schéma de développement

Je reviens au contexte des échanges de main-d'œuvre entre les pays arabes dans les années 80. Ce que je trouve tout à fait significatif c'est qu'à l'époque le *schéma qui a été proposé pour le développement* de la région arabe était le suivant. Capitaux des États pétroliers, main-d'œuvre des pays comme l'Égypte, la Jordanie, le Liban, la Palestine, main-d'œuvre bien formée -on insistait extrêmement là dessus- et technologie européenne. Sous entendu: les capitaux vont bouger en direction des surplus de main-d'œuvre et non l'inverse. C'est l'argent arabe qui devait venir s'investir en Égypte, en Jordanie, au Liban ou en Palestine et non pas les travailleurs égyptiens, jordaniens, libanais, palestiniens qui étaient supposés aller travailler dans le Golf. C'est pourtant ce qui s'est produit, et cela a été effectivement "couvert" par de beaux discours justifiant cette mobilité des facteurs de production qui était présentée comme devant renforcer

l'unité du monde arabe. Renforcer l'unité arabe était l'enjeu annoncé. Tous les experts étaient d'accord pour dire ça y compris en produisant de savantes analyses, justement, de ces déséquilibres de mobilité des facteurs de production. Or, on sait très bien c'est la meilleure main-d'oeuvre qui s'en va et les transferts des travailleurs migrants, comme substitut à l'investissement des Saoudiens ou des Koweïtiens vers les pays exportateurs de main-d'oeuvre, produisaient donc effectivement des flux capitaux, mais qui étaient en quelque sorte vidés de toute efficacité développementaliste, par le fait qu'enfin il ne s'agissait pas d'investissements ou seulement d'investissements à la marge mais surtout du vecteur de comportements consuméristes. (Alain Roussillon)

Dimension identitaire

Double phénomène: dissolution/conservation

Historiquement, avec la pénétration coloniale, le capitalisme a produit sur la société marocaine un *double effet* contradictoire: un effet de *dissolution*, c'est-à-dire de transformation des rapports sociaux, ou si l'on veut de modernisation économique et technologique, par le biais notamment de la monétarisation et de la salarisation d'une part et, dans le même mouvement, un second effet de *conservation* et de maintenance des rapports traditionnels qui ont su résister aux formes marchandes de production et d'échange d'autre part. C'est cette dualité, ce double phénomène à la fois d'homogénéisation des structures, de normalisation des rapports productifs, voire d'universalisation culturelle, et de persistance de relations économiques et sociales idiosyncrasiques, bien que dominées, de perdurabilité d'espaces spécifiques hors sphère capitaliste canonique qui est à l'origine de cette alchimie sociale difficile à décrypter à partir des seuls paradigmes économiques standards, fondés sur la rationalité substantielle. Il faut observer le terrain de plus près, analyser les modes d'articulation des rapports traditionnels et des rapports modernes, les interactions stratégiques, les logiques pertinentes aux niveaux social et culturel, etc. La réforme au Maroc a toujours été focalisée sur la question cruciale de "comment moderniser" l'économie, la société, les fonctionnements culturels, etc. pour continuer à appartenir à la trajectoire mondiale, pour ne pas rester en décalage. Comment moderniser? Le questionnement constitue de fait un invariant dans tous les programmes de réforme formulés au Maroc par les uns et les autres. Lorsqu'on se réfère à la littérature, loin d'être abondante, relative à la réforme au Maroc, on observe le même schéma, à quelques différences près: la crise est structurelle, elle engendre des processus de repli et d'involution contribuant à creuser l'écart avec les pays avancés. Solution: mobiliser toutes les ressources pour rattraper le train du développement, c'est-à-dire le train de la modernité. D'un certain point de vue, le programme de "réforme et de changement" du gouvernement d'Alternance constitue la version la plus pensée, la mieux élaborée, la mieux formulée d'une telle logique réformiste. (Noureddine El Aoufi)

Paradigme: retraditionalisation

À propos de la réforme et du paradigme modernisation/conservation, il me semble qu'effectivement il est en crise, mais que nommer cette crise implique de prendre en compte la troisième composante de ce paradigme, qui est précisément ce qui l'ouvre sur l'interculturel: le fait qu'immédiatement après l'annonce du besoin de réforme, ceux qui s'en chargent n'ont rien de plus pressé que d'affirmer la dimension identitaire de cette réforme. C'est pourquoi, plutôt que d'opposer modernisation et conservation, parler de "résistance" ou de "recompositions", il faut formuler l'approche en termes de retraditionalisation pour distinguer les logiques à l'œuvre de la pure et simple résistance de quelque chose d'intrinsèque, intime à la société considérée. Dès lors qu'on se situe sur un terrain où la production du sens, des valeurs, du savoir, de l'action, est surdéterminée par des considérations identitaires, il n'est pas très étonnant que se remobilisent de préférence des traditions réinventées, telles que celle de la famille, de la tribu ou autre. On comprend pourquoi cela se passe ainsi: la relation coloniale y a été pour quelque chose. Des sociétés se sont senties déstructurées dans leurs fondements et leurs formes traditionnelles. Mais notons quand même que dans des contextes où cela ne s'est pas joué dans ces termes-là, c'est à dire où la perte d'identité n'a pas été dramatisée –même si par la suite elle peut l'être de nouveau– on va dire les choses d'une autre manière. Pensons à la Turquie par exemple, à l'Égypte de Nasser... L'appropriation de la "mondialisation coloniale" n'y a pas du tout posé les mêmes problèmes que dans des pays où l'identitarisme a été d'emblée posé comme le cadre nécessaire de régulation de tout changement. (Alain Roussillon)

Je pense qu'il faut nuancer nos propos et distinguer entre le *Salah* et *Islah*. Le *Salah* renvoie à la spiritualité alors que *Islah* (réforme) relève de ce qui est matériel. Une des difficultés majeures à ce propos, c'est qu'au Maroc les réformes qui ont été effectuées étaient des *réformes officielles*, c'est-à-dire qu'elles venaient d'en haut. Les premières réformes étaient des réformes militaires. Elles étaient faites non pas pour moderniser le pays mais pour circonscrire les tribus et renforcer la 'heiba' (autorité) du makhzen. Disons que ces réformes étaient politiques et non sociales. (Abdelmajid Kabdouri)

Ambivalence: local/mondial

On pourrait articuler sur cette question évoquée il y a un instant par Aicha Belarbi la relation entre local et mondial. Là encore je voudrais soulever une ambivalence. Dans le local, par rapport à la mondialisation, il y a une résistance qui peut se traduire par une réactivation d'un certain nombre de ressources puisées dans les registres traditionnels, familiaux, tribaux, etc. Car la mondialisation détruit les institutions de prise en charge publique des citoyens. On a pu constater le phénomène au Maroc, en correspondance de phase avec le désengagement de l'État, à la suite de la mise en œuvre sous la houlette du FMI à partir de 1983 du Programme d'Ajustement structurel. Et quand on aban-

donne les gens à leur triste sort, ils vont puiser dans leurs propres ressources, c'est-à-dire précisément dans les formes de solidarité traditionnelles, familiales et autres. Ce sont des stratégies de survie, mais en même temps de telles idiosyncrasies risquent de fonctionner comme autant de blocages et de résistance au changement. Loin de toute nostalgie traditionaliste et de tout intégrisme moderniste, il y a lieu de prendre acte de la nature paradoxale de la situation. Sous l'effet de politiques ultra-libérales, les phénomènes sociaux se mettent dans une dynamique réactive qui permet aux articulations traditionnelles de se remettre en selle, de se développer dans l'espace. C'est ce qu'on peut observer aujourd'hui lorsqu'on analyse par exemple l'entreprise marocaine et les comportements collectifs qui s'y structurent, dans une dynamique de changement, autour des registres sociaux et, notamment, culturels. (Noureddine El Aoufi)

La mondialisation, la globalisation n'est rien d'autre que l'accélération de quelque chose qui existait déjà. C'est l'expression actuelle d'un phénomène qui était déjà observable, par exemple à l'ère de l'impérialisme, à la fin du dix-neuvième siècle. Ce sont des formes de domination de la part de différents centres sur leurs périphéries. La deuxième guerre du Golfe en 1991, a été une occasion pour concrétiser une nouvelle idéologie universelle, qui a comme base économique la globalisation. Pour faire front à ce phénomène aujourd'hui, il serait peut-être nécessaire d'oublier les localismes, les nationalismes restreints, afin de penser un *horizon monde*. Si les problèmes de tous ont une répercussion sur tous, il serait ingrat et égoïste de ne pas tenir compte des problèmes de tous comme le sous-développement, la misère, la pauvreté, la faim. La mondialisation oblige à partager la responsabilité dans tous ces problèmes. (Bernabe Lopez Garcia)

Dynamique de changement

Mondialisation/internationalisation

Le dynamisme du commerce international s'inscrit dans un nouveau contexte économique marqué par la globalisation de l'activité économique. Le mot "globalisation", transposition littérale du terme anglo-saxon, est à la mode. Depuis la fin des années 60, le "global" a fait irruption dans notre présentation du monde grâce à deux ouvrages célèbres: celui de Marshall Mc Luhan écrit en collaboration avec Quentin Fiore (*War and Peace in the Global Village*) et celui de Zbigniew Brzezinski (*Between Two Ages. America's Role in the technotronic Era*). Dans les années 80, la géopolitique s'était estompée et le langage de la globalisation s'appliquait en premier au marché. L'"inventeur du marché" était le professeur Théodor Levitt, directeur de la *Harvard Business Review*, dont les idées furent reprises par les grandes entreprises pour légitimer leurs stratégies d'expansion. Ainsi le bilan pour l'année 1986 de la société Saatchi & Saatchi (agence publicitaire) note: "les scientifiques et les technologues ont réalisé ce que depuis longtemps les militaires et les hommes d'Etat ont tenté d'établir sans y arriver: l'empire global. Marché de capitaux, produits de services, management et techniques de fabri-

cation sont devenus globaux par nature”. C’est le *global market place*. Ces thèmes ont été popularisés par les ouvrages et les articles des consultants en stratégie et marketing, issus des grandes écoles américaines –le japonais K. Ohmae (1985-1990), l’américain M. Porter (1986)– et par la presse économique et financière anglo-saxonne, “avant d’envahir en très peu de temps le discours néo-libéral”. En matière de gestion des entreprises, le terme était utilisé pour exhorter les grands groupes à adopter des stratégies offensives pour profiter des politiques de libéralisation et de déréglementation qui se mettent progressivement en place. Aujourd’hui, la globalisation ou mondialisation poursuit les tendances de l’internationalisation, mais en leur faisant franchir un seuil critique. A la différence de l’internationalisation qui tend à accroître l’ouverture des économies nationales (chacune conservant en principe son autonomie), la globalisation, ou mondialisation, est le phénomène qui tend à accroître l’intégration de ces économies. Elle affecte les marchés, les opérations financières et les processus productifs (dont la conception des produits). (Mohamed Bouslikhane)

Mondialisation/modernité

C’est quoi, en fait, être moderne? C’est quoi être dans le *processus de mondialisation*? Je crois qu’il y a de nombreuses approches. Ou bien nous considérons la modernité comme l’aboutissement ultime d’un mouvement de l’Histoire, d’un processus qui va de l’Antiquité la plus lointaine aux temps actuels. Dans ce cas, il me semble que l’on confond modernité et contemporanéité. Or, nous ne sommes pas nécessairement modernes parce que nous sommes "contemporains". À mon sens, la modernité n’est pas simplement l’aboutissement d’un processus ou d’un vecteur historique. Ce n’est pas l’actualité, non plus. La modernité m’apparaît davantage comme un système, très profond et très complexe, de ruptures avec ses propres représentations traditionnelles. Ces ruptures ne se font jamais aisément, elles engendrent beaucoup de résistance au fond de nos consciences, parce qu’elles peuvent toucher en profondeur notre système d’éducation, nos représentations sociales, nos habitudes, nos manières de vivre... Il n’est jamais facile d’assumer un système continu de rupture avec soi-même, au fur et à mesure que l’esprit s’ouvre à un monde nouveau. Nous sommes alors souvent dans un système difficile où les gens veulent bien être modernes, mais jusqu’à un certain niveau. Ils veulent, en même temps, garder la tradition ou évoluer lentement, progressivement comme si la modernité ne devait, en fait, rien bousculer, rien changer. La nécessité de changement conjointe à la volonté de maintenir la tradition ne peut qu’aboutir à des situations ambiguës où le bricolage devient inévitable. (Edgard Weber)

Nous vivons tous plus ou moins en ayant conscience d’être de la modernité, d’être dans la modernité voire même d’incarner une certaine forme de modernité. En tout cas, la modernité nous apparaît comme un horizon positif qui n’a pas lieu d’être remis en cause. Ce sentiment est tellement fort que, par exemple, même les femmes voilées

en Iran s'affirment comme étant dans la modernité. Le voile, pour elles, n'est pas le symbole d'un pas en arrière. Comme la notion de modernité est complexe, on pourrait distinguer une modernité apprise, je veux dire une modernité qui n'a pas du tout été assimilée. On peut aussi noter une *modernité "instrumentalisée"*, c'est-à-dire utilisée comme un moyen fort subtil pour asseoir encore plus directement l'autorité ou/et le pouvoir qui pouvait émaner de l'héritage clanique ou d'une tradition. Il existe aussi une modernité vécue fort heureusement sans agressivité. C'est une modernité assumée qui, au lieu d'aller vers le sens du pouvoir pour dominer l'autre, va plutôt vers le sens des solidarités et des partages. Le problème qui se pose dans cette affaire c'est comment passer précisément d'une modernité instrumentalisée ou d'une modernité apprise à une modernité véritablement vécue. (Edgard Weber)

La modernité, qui est, en fait, la forme sociale, culturelle, économique et politique d'organisation véhiculée par le système capitaliste a été un long processus qui a commencé dès la fin du Moyen Âge et a amené les transformations profondes, souvent violentes comme les guerres de religions ou les révolutions politiques, qui ont permis à l'Europe et aux autres pays occidentaux d'accéder à leur niveau de développement actuel. S'il est incontestable que certains éléments de la modernité existent au Maroc, il ne faut pas perdre de vue que la logique de la modernité a été introduite dans notre pays par le Protectorat et, du fait qu'elle n'a pas mûri au sein de la société marocaine, cette modernité est restée un simple placage à la surface de la société marocaine. Les profondeurs de la société marocaine sont restées marquées par d'autres logiques, des logiques pré-capitalistes et l'observation des trois institutions ou acteurs modernes que sont l'entreprise, l'école et l'administration nous permet de mettre en évidence les conflits de logiques. Ces trois organisations ne sont apparues, dans leur forme moderne, qu'avec le Protectorat, ce Protectorat qui était l'émanation d'un État européen très avancé dans son organisation et qui a transmis des modes d'organisation proches de ceux en cours dans la métropole. A l'Indépendance, cette organisation léguée par le Protectorat a, très vite été réhabilitée, réoccupée, remodelée par les logiques précapitalistes encore puissantes et non désamorçées par le "placage colonial".

- Ainsi donc, le système scolaire, sous couvert de la revendication nationaliste de marocanisation et d'arabisation, a été réoccupé par la culture de l'école coranique où le maître représente une figure centrale, les élèves devant se comporter comme des disciples soumis à son savoir et n'ayant aucune autonomie de pensée et de critique, ce qui est à l'origine du désastre actuel de notre enseignement.

- Notre entreprise reste dominée par la logique de *mulchhara* c'est-à-dire l'entrepreneur manufacturier qui apporte uniquement son argent mais n'a pas de savoir-faire technique et, de ce fait, ce qui lui importe c'est le profit maximum et non pas la qualité du travail ou les relations humaines dans le travail. Dans la majorité des entreprises marocaines, lesquelles ont un fondement familial encore vivace, les travailleurs sont un coût

à réduire au maximum et non pas des ressources humaines à valoriser. Ceci est une des grandes faiblesses de notre tissu productif face à la concurrence internationale.

- L'administration mise en place par le Protectorat avait, en dépit de ses finalités racistes, une organisation et une efficacité incontestables. A l'Indépendance, cette administration a été réinvestie par le *Makhzen* qui est la forme traditionnelle d'organisation de l'État marocain et qui en a fait un instrument au service de certaines familles ou de certains groupes sociaux, dans l'opacité la plus totale et sans recours pour la masse des exclus.

Ces trois exemples montrent que l'accès à la modernité est un long processus de maturation sociale et que son placage de l'extérieur peut conduire à un échec de la "greffe culturelle", si un certain nombre de conditions d'accompagnement de cette greffe ne sont pas mises en place. Cette réflexion sur le Maroc peut tout à fait s'élargir à tous les pays arabes et reste un élément important de la problématique du retard dans le développement. (Nadira Barkallil)

L'INTERCULTUREL

Lieux

Rencontre

Lorsque des cultures se "rencontrent", il n'y a pas un modèle de rencontre unique. L'envahisseur, qu'il soit impérialiste, colonisateur ou "libérateur", peu importe, impose la plupart du temps sa langue, sa culture, son système économique, ses valeurs symboliques. C'est vrai, on peut trouver des exemples nombreux dans l'Histoire. Mais parfois, l'envahisseur est lui-même "civilisé" par celui-là même qu'il a envahi ou dominé. Nous connaissons tous la splendeur de la civilisation grecque, mais que serait-elle, s'il n'y avait pas eu l'Égypte? On sait que, souvent, les philosophes, les mathématiciens, les architectes se rendaient en Égypte et y parachevaient leur savoir. Nous oublions souvent ce rôle fécondateur fabuleux de l'Égypte pharaonique sur la Grèce. On pourrait donner d'autres exemples extraordinaires de mixage et de rencontre des cultures, où le rapport dominant-dominé est fort complexe. Il n'y a pas seulement le rapport négatif de celui qui est plus fort et qui domine ; il y a aussi l'influence qu'exerce le dominé sur son dominateur. (Edgard Weber)

Échange

Dans un cours que je donnais à l'université de Toulouse, je demandais parfois aux étudiants de définir quelques traits de ce qu'ils considéraient comme leur culture. Ils étaient souvent incapables de donner une définition, même large, de la culture qu'ils

revendiquaient. Ce phénomène est normal, car notre éducation ne nous prépare pas réellement à prendre conscience de ce que nous sommes culturellement, d'où les caricatures culturelles extraordinaires qui peuvent voir le jour. Comment voulez-vous qu'on puisse dialoguer ou "se comprendre", les uns les autres, lorsque les deux partenaires du dialogue ne savent même pas qui ils sont eux-mêmes? Lorsqu'ils ignorent les racines de leur propre culture ! C'est un enjeu important. La *rencontre de l'autre* doit se faire dans une connaissance de soi et de l'autre. Je dois avant tout savoir ce dont je parle, connaître les présupposés de mon propre discours afin d'être capable d'entendre chez l'autre ce qu'il dit de lui-même. Si dans le discours de l'autre je n'entends que mon propre discours, il ne peut y avoir échange, compréhension et dialogue. Nous sommes souvent infiniment loin de ce contexte épistémologique indispensable à toute connaissance. L'échange interculturel devient ainsi la rencontre de deux consciences pensantes, prêtes à se mettre chacune en cause, pour pouvoir mettre en cause les systèmes dans lesquels chacune a été immergée sans qu'on le lui demande. (Edgard Weber)

Interaction

Tous les curseurs de la mondialisation mettent en évidence une forte tendance à la destruction de *l'espace d'exercice de la pluralité culturelle*. L'entreprise marocaine est un bon exemple d'interaction multiculturelle soumise aux coups de boutoir de la mondialisation économique et commerciale, il s'agit en l'occurrence d'une multiculturalité à la fois nationale et internationale. A une variété de régimes culturels et linguistiques véhiculés par la technologie et par les modèles de management occidentaux, s'ajoutent en effet les registres nationaux avec une myriade de contenus régionaux, ethniques, etc. Dans la pratique, au cours des processus de travail et de production, des ajustements sont trouvés entre les différents principes culturels. Quel est par exemple l'impact des réglages linguistiques sur la productivité du travail et sur les normes de qualité? Ce sont là des questions qui méritent d'être analysées en profondeur. (Noureddine El Aoufi)

Je pense que la question de l'interculturalité, qui aujourd'hui est à la mode partout dans le monde, présente en Espagne des caractéristiques particulières puisqu'il s'agit d'un pays qui n'est pas monolithique, avec plus d'une culture à son intérieur, même s'il y en a une dominante. La richesse des Communautés Autonomes, avec leurs contextes linguistiques et culturels particuliers, fait qu'en Espagne l'on doit saisir le phénomène de l'interculturel dans une dimension endogène, en relation avec les cultures diverses à l'intérieur de la péninsule ibérique, mais également dans une dimension exogène, en relation avec les cultures qui nous viennent de l'extérieur à travers l'immigration, phénomène nouveau de la dernière décade. Le bilan qu'on pourrait faire de ces deux dimensions n'est peut-être pas très positif. L'Espagne d'aujourd'hui n'est pas libre de tensions entre les cultures endogènes. A certains moments il y a eu et il existe encore un phénomène de rejet de certaines communautés envers d'autres, exploité par des politiciens et des déma-

gogues. Ainsi, la crise basque a une réputation très négative dans le reste de l'Espagne et la catalanité est mal comprise, généralement à cause de la médiatisation de certains problèmes qui ont eu lieu en Catalogne et qui ont affecté l'enseignement de la langue catalane dans les écoles et les universités. Probablement on ignore trop les autres communautés, étant donné que la politique culturelle et éducative tend à enfermer chaque communauté en soi-même. Le bilan face aux autres cultures qui viennent de l'extérieur n'est pas très positif non plus et ceci malgré la tradition de pays migratoire qu'a connue l'Espagne des années 50 aux années 70. De plus en plus, on peut voir des éclatements dans des localités à taux élevé d'immigrants –paradoxalement des lieux qui jadis, il y a une trentaine d'années, étaient des centres d'émigration– qui montrent un fond de xénophobie, fruit de l'isolement dans lequel l'Espagne a vécu pendant des siècles. Un effort depuis l'école est obligatoire en vue de préparer les nouvelles générations vers une interculturalité aussi bien interne qu'externe. (Bernabé López García)

Processus

Systèmes d'interaction

Je crois qu'il faut circonscrire le phénomène et essayer d'approcher l'interculturel comme mouvement et de le saisir dans son contexte historique. L'interculturel s'inscrit dans une évolution et répond à des équilibres. L'histoire nous a enseigné qu'il y a toujours une culture, pour une raison ou pour une autre, qui domine. Je pense qu'il serait intéressant de dépasser l'approche des cultures "sédimentation", comme disent les géomorphologues. Dépasser cette analyse de superposition des cultures nécessite l'introduction dans notre approche de la vision interactive. L'interaction devrait se situer d'abord au niveau de l'individu car chaque individu est l'aboutissement d'une longue évolution interactive. En tant que micro-social il traverse les institutions pour ébranler le macro-social, tant au niveau local qu'au niveau national. (Abdelmajid Kabdouri)

Dans une perspective où il y aura, dans 20 ans ou avant, pénurie de main-d'oeuvre dans l'Union européenne ne serait-il pas plus sage de le dire, au lieu de gérer au fur et à mesure les problèmes tels qu'ils se posent? Pourquoi ne pas anticiper des systèmes d'interaction qui se mettraient en place dès maintenant en se disant que, dans 15 ans, on aura besoin de nouveaux apports de main-d'oeuvre en Europe. On aurait pu anticiper ces besoins et gérer activement, consciemment, volontairement, si je peux dire, l'interculturel comme des systèmes d'interactions qui n'existent que parce qu'on a décidé qu'ils existent, ou plus exactement qui existeraient dans l'absolu, mais dont on peut essayer de gérer les aspects positifs et négatifs. C'est tout le sens, me semble-t-il des pétitions des mouvements d'intellectuels, d'artistes et cinéastes, en France et ailleurs ces dernières années. Cela veut dire que l'on n'est pas confronté à des fatalités; les identités sont plurielles et on a décidé qu'elles le seraient et on peut en jouer. Allons-y mais faisons-le d'une façon consciente. L'interculturel de ce point de vue est un espace. C'est

effectivement l'*espace de gestion* dans lequel un certain nombre d'acteurs se mettent d'accord pour tenter de faire prévaloir contre d'autres - c'est-à-dire l'interculturel c'est la réponse à l'extrémisme, pour moi cette définition me suffirait. (Alain Roussillon)

Comment faire en sorte que les processus dévastateurs, en termes culturels et linguistiques, de la mondialisation soient inhibés et neutralisés? Objectivement l'uniformisation et le réductionnisme culturels sont consubstantiels au processus de la mondialisation. Mais ce n'est pas une fatalité. On peut, comme l'a souligné Alain Roussillon et comme le suggère le thème de cette rencontre, faire un autre pari, le pari de l'interaction culturelle. Il faut pour cela opposer à la "culture unique" à l'œuvre, non pas les réflexes identitaires et les réglages pratiques, mais des stratégies mondiales d'*interactionnisme culturel* et *linguistique*. Contre la "mondialisation heureuse" et satisfaite, l'expression de la diversité culturelle, de la subversion interculturelle. (Noureddine El Aoufi)

Instrumentalisation

Il y a une chose dont je suis sûr, c'est que les identités ne sont pas des objets possibles de sciences sociales. Ce sont éventuellement des catégories philosophiques. Demander à des étudiants d'identifier leur culture, c'est prendre le risque que la pente essentialiste, la tendance essentialiste l'emporte la plupart du temps. Les identités "existent" incontestablement, mais elles ne sont pas un objet de sciences sociales. Ce qui est un objet de sciences sociales, c'est l'instrumentalisation par les individus et par les groupes de référents identitaires pour produire le sens de leur trajectoire. Cela me paraît de l'ordre d'éviter que le moindre amalgame puisse être fait entre ce dont nous parlons et des identités consistantes. Elles existent, on ne peut pas dire le contraire, il y a des identités consistantes. Les gens réagissent de façon différenciée et cela renvoie à des construits historiques, mais ces construits historiques ne sont pas notre objet et ne doivent pas l'être pour autant qu'on en traite en termes identitaires, parce qu'effectivement si l'on prend cette pente on arrive - peut-être pas toujours au racisme - mais à quelque chose qui y ressemble de façon inquiétante, quelque chose de tout aussi dangereux. (Alain Roussillon)

Je pense que la façon de dire les choses est importante. C'est quoi une ethnie? C'est quoi un Berbère et un Arabe, au Maroc ou au Maghreb? C'est quoi quelqu'un qui est à moitié berbère et à moitié arabe? Cela veut dire uniquement sa présence dans la gestion, dans notre gestion de cette question. C'est notre responsabilité à nous. (Alain Roussillon)

Fécondation

Il n'y a jamais eu dans l'Histoire un quelconque événement sans qu'il y ait eu des gens qui en étaient les acteurs. Tout ce qui nous arrive dans l'ordre historique est l'œuvre des hommes, qui peuvent être "des acteurs" plus ou moins conscients de ce qu'ils font ou de ce à quoi ils participent. Je crois que c'est Valéry qui disait que les civilisations étaient toutes mortes, mais nous, nous savons maintenant que la nôtre est mor-

telle. Les Romains ont disparu sans savoir qu'ils disparaissaient. Ils croyaient leur civilisation immortelle. La civilisation arabe antique est morte sans que les gens se rendent compte qu'ils étaient mortels. Pour beaucoup, le christianisme durera jusqu'à la fin des Temps. Pour beaucoup, il est inconcevable qu'un jour il n'y ait plus d'islam sur terre ! Les Égyptiens pouvaient-ils imaginer qu'un jour on se souviendrait à peine d'Amon ou Aton, ou que l'on s'en souvienne comme d'une fable sans grande signification? Pour être plus précis encore, il faudrait dire que la forme de la civilisation meurt, mais cette mort n'est pas un néant, un arrêt brutal, elle est souvent une *fécondation* et une promesse "d'autre chose". Une civilisation meurt comme une semence meurt dans le sol pour engendrer quelque chose de tout à fait nouveau. Je crois qu'entre les cultures, il y a un rapport à mettre en qui n'est pas seulement un rapport négatif de domination, mais de *fécondation*, qui engendre des choses nouvelles. (Edgard Weber)

Mémoire

Reconstruction de l'identité

Il s'agit d'une ancienne polémique. En Espagne, on peut parler d'une *reconstruction permanente de notre identité*. L'Espagne est un pays très particulier, compte tenu du fait que durant 8 siècles, il y a eu un brassage de cultures et civilisations qui a laissé des traces profondes. Plus tard, après le départ des Morisques, les derniers Musulmans dans la Péninsule Ibérique, en 1609, il y a eu trois siècles pendant lesquels tout cela a été oublié. A partir de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe, a eu lieu un mouvement de reconstruction de l'idée nationale à partir d'une perspective de réhabilitation de l'influence musulmane en Espagne, par un secteur des intellectuels espagnols, le groupe d'arabisants, avec en tête Pascual de Gayangos et Francisco Codera. Ce groupe pourtant aurait à souffrir une forte opposition de la part de l'historiographie officielle, qui, dans son discours, défendait une vision monolithique de l'histoire de l'Espagne, dans laquelle l'islam et l'arabe n'étaient qu'une petite goutte circonstancielle. Entre le romantisme et le colonialisme, la polémique sur 'l'essence' de l'Espagne continua jusqu'au début du XXe siècle. Après la grande crise contemporaine nationale que supposait la guerre civile espagnole, la question a été posée de nouveau. Mais ce ne sera pas à l'intérieur de l'Espagne où prédominera une voix ultraconservatrice, sinon dans l'exil, en Argentine et aux États-Unis, où deux des grands historiens espagnols, Claudio Sanchez Albornoz et America Castro, incarnaient l'opposition à et la défense de l'empreinte arabe en Espagne. Aujourd'hui c'est l'immigration qui relance la question de l'identité. L'immigration a joué un rôle positif, obligeant les universités, les maisons d'édition à se préoccuper de pays comme le Maroc, au sujet desquels il y avait un désintérêt manifesté et elle a obligé aussi à repenser sur le rôle de ce qui est arabe dans notre culture. De nos jours, Juan Goytisolo est sans doute l'écrivain qui a plus collaboré pour réhabiliter le passé arabo-musulman en Espagne. (Bernabe Lopez Garcia)

Il s'agit de la lecture de textes à partir d'interrogations que nous nous faisons. Comment faire autrement? On fait toujours cela. Le problème c'est de savoir qu'on est en train de le faire et de dénoncer au fait les protocoles de lecture qu'on a. La question est de savoir qui parle dans ce texte. À partir de la textualité de l'analyse du texte essayer de comprendre quel est l'abstrat, quelle est l'*identité affichée et instrumentalisée* dans le locuteur. C'est vrai que l'interrogation est la nôtre mais il s'agit d'essayer de comprendre comment un texte a pu agir. (Alain Roussillon)

La construction idéologique du nationalisme marocain, pendant au moins 20 ans après l'indépendance s'est épuisée d'une certaine façon à régler le compte de la période coloniale. (Alain Roussillon)

Reconstruction de l'histoire

En relation avec l'Histoire, il y aurait à jeter un regard tout à fait différent sur notre propre histoire et l'histoire de chaque civilisation. Le chauvinisme français pourrait nous servir d'exemple, mais toutes les nations écrivent une histoire qui les survalorise et il n'est pas rare de constater qu'une culture pense souvent son origine en elle-même et oublie les nombreuses influences qui viennent de cultures différentes. Sommes-nous autre chose que la fabuleuse résultante de mixages antérieurs? Que serait la civilisation grecque sans les Égyptiens? Que serait la civilisation arabe sans les Byzantins, les Perses, les Maghrébins? Malheureusement le chauvinisme national interdit parfois la reconnaissance de l'apport des autres. Dans des moments de crises ou de mutations profondes comme celles qui lient le vingtième au vingt-et-unième siècle, le repli sur soi et la négation de l'autre devient parfois un réflexe. Mais, si l'on n'assume pas l'influence de l'autre, il y a grand risque de rester en marge de l'histoire. (Edgard Weber)

Je crois que c'est un bon moment, dans ce Maroc du changement, pour repenser l'histoire coloniale, pour repenser le Protectorat. On oublie trop souvent que la colonisation du Maroc était bicéphale et que cela a créé des habitudes diverses dans les différentes régions du pays. La tendance jacobine à l'uniformisation a voulu éliminer les empreintes d'une colonisation 'sous-développée' comme l'était l'espagnole, quoiqu'elle eut aussi son côté positif, en s'approchant de l'homme de la rue, de l'intellectuel et des couches moyennes de la population. Même si cela paraît paradoxal, la nostalgie du colonisateur a été forte dans une bonne partie de la population du nord du pays et ceci s'est concrétisé dans une réaction allergique à la domination de Rabat depuis 1956. Cette réaction a eu son impact dans les résistances aussi bien à l'hégémonie du Parti Istiqlal qu'à l'élimination d'une langue comme l'espagnol, langue que, d'autre part, la débilité de l'ancien colonisateur n'a su défendre. Entre les traces qu'a laissées la colonisation espagnole dans le nord du Maroc, je crois qu'il y a un domaine d'observation bien particulier dans la nature des élites, dans le rôle de l'islam dans la vie politique et publique et dans le domaine de l'éducation. L'Espagne ne s'est pas

opposée au nationalisme marocain comme c'était le cas dans la zone française. Elle l'a même encouragé à des moments donnés, même si ce n'était que pour s'opposer à la France. L'islam jouissait d'une protection spéciale dans les villes du nord. On ne peut pas oublier que Franco envoyait des délégations de notables pour effectuer le pèlerinage à la Mecque. Peut-être n'est-ce pas un hasard si aujourd'hui là où l'on vit l'islam d'une façon plus conservatrice, c'est dans des villes comme Tetuan ou Tanger, villes de forte influence espagnole. Cela pourrait être un effet du rôle joué par l'Espagne. C'est une hypothèse qui ne fait peut-être pas l'unanimité mais qui a l'avantage de repenser l'histoire du Protectorat, maintenant que le temps est passé, afin de récupérer la mémoire. (Bernabe Lopez Garcia)

Histoire/processus

L'Histoire est fort complexe. L'Histoire est un processus qui échappe à toute systématisation, à toute prévision, à tout schéma économique, politique. L'Histoire rend compte de la mémoire des hommes, de ce que l'homme, quelle que soit sa culture, a voulu retenir mais aussi de ce qu'il a voulu oublier ou minimiser. Or, dans les rencontres des civilisations qu'est-ce qui a été retenu et oublié à la fois? Prenons par exemple l'histoire française par rapport aux Allemands. C'était, à un moment donné, l'histoire d'une haine. L'Allemand, méchant, était l'ennemi juré du bon Français. Que devient cette caricature aujourd'hui avec l'Europe nouvelle dans laquelle il faut penser l'autre dans une perspective de coopération positive? L'Allemand ne peut qu'être un ami, un allié, un partenaire avec qui l'on relève des défis nouveaux et avec lequel on construit un monde différent. La construction de l'Europe nouvelle modifie radicalement, dans chaque pays, dans chaque culture, l'image que le pays ou la culture avait des autres. L'Histoire est aussi la mise en oeuvre d'une image de l'autre. Mais que vaut cette image avec le temps? (Edgard Weber)

Tout doit-il être sauvé? Difficilement on accepterait que dans une culture tout doive être sauvé. Je crois que toute culture a ses horreurs. On a une grande sensibilité envers les horreurs des autres cultures, mais on oublie trop souvent les horreurs de notre propre culture. En effet, il serait désirable d'éliminer les horreurs d'une culture, mais qui jugera ce qui doit être sauvé ou éliminé? Encore une autre question, comment pouvons-nous toucher une partie d'une culture sans affecter tout le reste? Si l'on a une conception holistique de la culture, comme un tout qui a besoin de toutes ses parties pour sa constitution, il est difficile de faire de la chirurgie culturelle. Évidemment, toute culture est dynamique et tout le temps elle est en train de changer. Est-ce une dynamique qui peut être dirigée? Je crois que les changements doivent avoir lieu à partir d'une légitimité et non pas seulement à partir des lois et du pouvoir. C'est-à-dire qu'on doit chercher l'acceptation des participants des pratiques culturelles qu'on veut changer. (Miquel Rodrigo)

Problématisation

Communication interculturelle

On pourrait dire que l'interculturel n'est pas une chose, c'est une relation. C'est grâce à la communication que le processus de l'interculturel se produit. Cela signifie que l'on peut voir l'interculturel comme les relations d'identités différentes. Quand on parle de l'interculturel on finit par parler des identités, mais surtout on parle des identités des autres, des différences culturelles ou des difficultés de la communication interculturelle avec les autres. Cela fait que fréquemment on formule l'interculturel comme un problème. Pourquoi l'interculturel doit-il être un problème? Je crois qu'on construit l'interculturel comme problème parce qu'on le projette vers l'autre et on ne cherche pas l'interculturel en soi-même. On voit très facilement l'interculturel dans les autres personnes ou les autres cultures. Mais si l'on pensait à l'interculturel dans notre propre identité ou culture, peut-être pourrait-on percevoir que l'interculturel n'est pas un problème, peut-être même ce ne serait pas une revendication. L'interculturel serait seulement une constatation de nos relations avec les autres, mais aussi de nos relations avec nous-mêmes, avec notre propre histoire. (Miquel Rodrigo)

L'Autre

Dans l'approche interculturelle, il me semble qu'il faut faire très attention pour ne pas nous engouffrer dans des impasses extraordinaires. L'interculturel est aussi un long travail qui touche notre imaginaire. Certains se lancent dans une réflexion en allant immédiatement voir ce qui se passe chez l'autre. Ils veulent comprendre et voir comment est l'autre, ce qu'il est en profondeur. Mais aussi généreuse que soit cette démarche, est-elle une bonne démarche? Certes la volonté de connaître l'autre est louable mais elle oublie généralement une démarche primordiale qui souligne que toute réflexion interculturelle commence par soi-même et sur soi-même. Si l'on ignore à quelle culture on appartient, si on ignore l'origine et les modes de son propre savoir, de son propre imaginaire, de ses propres représentations, que peut-on dire à l'autre sur soi et de soi? Lorsqu'on répète, par exemple, des figures imposées du langage et que l'on projette sur l'autre, sans les "critiquer", quel discours crédible peut-on produire? Ce que les occidentaux peuvent dire des arabes, et les arabes des occidentaux, appartient souvent à une rhétorique conjoncturelle où l'on ne trouve pas vraiment la question du sujet. Ce n'est pas parce qu'on se protège derrière des slogans ou des a priori ou des représentations toutes faites que le sujet parle, que "je" parle et produit du sens. Dans une approche interculturelle réussie, il faut que le "je" parle au "tu" de l'autre. Un texte qui a du sens est aussi un texte où il y a du silence, des "sous-entendus". (Edgard Weber)

On voit bien qu'il est souvent impossible ou du moins très difficile de définir la culture, les cultures. A l'intérieur de chaque culture, le système éducatif est plutôt enclin à relever les différences qui existent entre les cultures et à oublier les nombreux points de

convergences. Nos manuels scolaires, notamment en histoire, sont remplis d'exemples qui illustrent la différence des cultures. Une approche interculturelle ne nie pas les différences, mais elle nous fait prendre conscience aussi que les différences sont une construction de la culture qui se défend. Une culture a parfois "intérêt" ou du moins le croit-elle, de se démarquer des autres (cultures). D'une manière plus grave encore, elle a parfois la tentation de se penser comme absolue et oublie son caractère intrinsèquement relatif. (Edgard Weber)

Toujours lorsque vous poussez la différence à l'extrême, vous poussez vers un lieu de rupture culturel. Mais ce qui est dangereux aussi, lorsque vous poussez à l'idée d'homogénéisation, comme ce qui se fait à travers la Banque Mondiale, vous débouchez exactement sur la même... (Mohamed Bouslikhane)

Choc

Dans le débat concernant la religion on parle souvent de choc. Quand y-a-t-il un choc? Quand on ne fait pas attention à quelque chose. On croise quelqu'un et lorsqu'on le croise, on le touche d'une manière maladroite. On fait mal quelque part, c'est-à-dire que la notion de choc dans un premier temps fait mal et ce n'est qu'après qu'on arrive à estimer le choc et qu'on finit par comprendre comment cela s'est passé en fin de compte. Moi je dis que dans le débat actuel entre Nord et Sud, entre le monde arabe et le monde chrétien, il y a choc et quelque part il y a un malentendu pour une raison très simple: il y a toute la dimension historique des débats des cultures. (Mohamed Bouslikhane)

Si l'on prend par exemple la théorie de Samuel Huntington sur le choc des civilisations, il relève 5 cultures qui partagent le monde. Pour résumer, il considère que la culture est en somme un système de fonctionnement en vase clos. On a l'impression qu'il affirme qu'une culture ne doit rien à une autre culture. Tout se passe, comme s'il existait quelque part une culture "absolue". Un examen plus juste montre que les cultures sont des panachages continuels, des ouvertures de l'une à l'autre. Dès l'instant, d'ailleurs, qu'une culture ignore l'autre et se coupe de l'autre, elle s'expose à sa propre perte. Ce processus est encore plus vrai aujourd'hui qu'hier. Plus aucun pays, plus aucune culture ne peut se protéger de l'influence de l'autre. Interdire les paraboles et les ordinateurs, vouloir maîtriser les réseaux Internet, bref, lutter contre les mass media modernes relève plutôt d'une bataille archaïque perdue d'avance. Nous sommes sans aucun doute au seuil d'une nouvelle civilisation mondiale (ou mondialiste) où les frontières géographiques n'ont plus grand sens parce que les moyens de communication engagent désormais les individus à gérer la rencontre virtuelle de quasiment toutes les civilisations, et ce, d'une manière tout à fait inattendue. (Edgard Weber)

Quelque chose à ajouter si on parle d'Europe est le problème des cultures qu'il me semble important de garder à l'esprit quelque part. Parce que dit comme ça au détour d'une phrase généralement les cultures commencent à se croiser au *niveau de ce qu'elles ont de pire*. (Alain Roussillon)

MONDIALISATION ET INTERCULTUREL

Acteurs

Action partagée

Rien ne fonctionne indépendamment de son milieu. Je reviens toujours à l'idée du *contexte global*. Prenons par exemple le développement économique lorsque les femmes sont parties à l'usine pour travailler. Les femmes ont eu une certaine indépendance financière, elles ont également acquis une autonomie par rapport à l'homme, dont elle ne dépendait plus financièrement. Tant qu'elle dépendait de lui financièrement, elle ne pouvait échapper à son pouvoir. Le facteur économique a été l'impulsion première de tout un emballement qui a produit plus de liberté et de droits pour la femme. Une fois plus libre et avec plus de droits, elle a fait évoluer le système (économique) et social qui a fait appel à elle. Edgar Morin dans *l'Introduction à la pensée complexe*, décrit bien le rapport entre la cause et l'effet. Une cause engendre un effet, mais cet effet modifie à son tour la cause première. Il en va ainsi dans les sociétés humaines. Les acteurs sociaux modifient le fonctionnement de la société et le nouveau fonctionnement impose aux mêmes acteurs de se modifier eux-mêmes. (Edgard Weber)

Pari citoyen

Je disais tout à l'heure que l'interculturel c'est l'antiradicalisme, qu'il s'agisse de celui de l'extrême-droite, des Islamistes... C'est aussi un pari, un pari citoyen. Je veux dire: est-ce qu'on a fatalement... à gérer des relations entre les sociétés sur le mode du conflit? Ou notre rôle ne serait-il pas d'essayer de façon volontariste, d'identifier des terrains où l'interaction peut être positive. Par exemple, si l'on prend la façon dont on a nommé les étrangers en France: on est passé par "français musulmans", "sujets musulmans", "nord-africains", "marocains", "algériens", stigmatisés par leur nationalisme, puis on a parlé de "communautés musulmanes". Est-ce un progrès? Non, c'est un recul. (Alain Roussillon)

Médias

J'aimerais insister sur le fait que la mondialisation, en plus de ses aspects économico-financiers, est aussi fondamentalement gérée par les médias. Leurs impacts sont considérables sur les modes de vie des communautés et des personnes. Ils bouleversent les tissus sociaux, ébranlent les espaces domestiques, restructurent la hiérarchie des pouvoirs. La mondialisation est en train de remettre en question les modes de fonctionnement de certaines institutions politiques. Les médias et les nouvelles technologies de communication jouent un rôle de plus en plus important dans l'exercice du pouvoir, dans la théâtralisation des pratiques politiques. Et cela, ainsi que d'autres pouvoirs médiatiques, influencent considérablement les manières de pensée, de se comporter et même de sentir. (Noureddine Affaya)

Blocages

La question de la modernisation –et cela sans rentrer dans le labyrinthe des définitions– consiste dans le fait de trouver les procédés adéquats pour fonder ou implanter les bases d'un type de fonctionnement rationnel. Or, si l'interculturel peut être compris comme étant la capacité de changement par assimilation d'éléments culturels empruntés d'autres registres et d'autres référents culturels, on peut constater que l'essentiel des blocages relève du social, que ce soit au Maroc ou dans les pays de la rive sud de la Méditerranée. On est confronté à ce qu'on pourrait appeler le désir d'irrationalité positive dans la mesure où ni les règles, ni les lois, ni les critères de fonctionnement rationnel ne sont respectés, que ce soit dans l'entreprise ou dans les institutions. Face à ces paradoxes peut-on se contenter du travail de l'économiste ou bien serions-nous amenés à faire appel à d'autres disciplines pour appréhender cet enjeu et pour comprendre le mode de fonctionnement culturel, les types de négociations culturelles qui se passent au sein de l'entreprise. (Noureddine Affaya)

Positions

Nous, intellectuels

Qui va faire l'interculturel? Je crois justement que si l'on parle de l'idée qu'il n'y pas de cultures ni d'identités qui sont données depuis l'éternité y compris sur le mode de stratification, c'est précisément nous les gens en mobilité qui allons la faire. J'entends par là que nous sommes aux défis d'imaginer de nouvelles façons de gérer les flux des mobilités. C'est pour ça que je continue à préférer ce terme à d'autres y compris quand mobilité veut dire migration. (Alain Roussillon)

Nous sommes pris dans une mutation structurelle mais nous sommes en même temps les acteurs de cette mutation, engagés dans ce processus sans toujours avoir le temps et la distance suffisante pour penser l'événement. Nous sommes encore beaucoup trop immergés dans des mutations sans précédent pour avoir une idée parfaitement juste de ce que nous appelons mondialisation. (Edgard Weber)

La mondialisation n'est pas une fatalité, elle est une marche irréversible. C'est un processus mais à la manière de la vie. La vie aussi est un processus et pas une fatalité. Toute la question est de savoir quelle place j'occupe à l'intérieur de la vie, à l'intérieur de ce processus. Je crois qu'il y a une toute autre conscience du monde à mettre en oeuvre et c'est notre travail d'intellectuels que de chercher à définir et à comprendre ce qui se passe de radicalement nouveau au seuil du vingt et unième siècle. Il y a déjà de nombreux mouvements associatifs qui disent: attention à la dérive ! Il y a certainement de nouvelles solidarités à promouvoir entre peuples et entre cultures. Il est clair que nos idéologies locales doivent s'ouvrir à un monde en pleine mutation. (Edgard Weber)

Notre travail d'intellectuels est d'éveiller les consciences à la vie qui nous dépasse et nous englobe. La mondialisation fait sans doute partie du bouillonnement de la vie

prête à se déployer dans tous les sens. À la réflexion interculturelle de donner quelques pistes où la vie entre les peuples différents ne se traduit pas en entreprises de mort. (Edgard Weber)

Position de l'économiste

La position de l'économiste est ambivalente. Il y a d'abord la démarche qui consiste à dire: j'observe ce qui est en train de se mettre en oeuvre, je prends acte des phénomènes qui se mettent en place sous mes yeux, c'est tout ce que je peux faire si je suis honnête, c'est-à-dire si je suis réaliste. La position cognitive est bien entendu pertinente et de mon point de vue efficiente: il faut savoir lire la mondialisation pour la combattre. Le sentiment de fatalité des processus associés à la mondialisation procède de ce que Marx appelle le fétichisme des catégories économiques. A partir de là, il peut y avoir une autre posture constructiviste qui consiste à développer des perspectives alternatives aux enchaînements que Ignacio Ramonet a qualifiés de globalitaires. Je déplore bien entendu la démission de l'économiste ou la dissolution de la pensée critique dans la pensée unique (Noureddine El Aoufi).

Nous économistes, nous ne sommes pas contre la mondialisation de l'économie. Mais nous sommes constamment amenés à nous interroger sur les conséquences sociales de ce processus en cours. Souvent, on pose la question du rapport qui existe entre l'efficacité économique et la justice sociale. Pourquoi? Pour comprendre la nature de l'évolution de notre société. Notre préoccupation est d'ordre économique, mais aussi d'ordre social et culturel. (Mohamed Bouslikhane)

Position d'un citoyen du monde arabe

Nous les arabo-musulmans, nous nous posons souvent la même question dans le domaine culturel: Qui sommes-nous? En arabe, on parle de alhouwiya taquafia ou identité culturelle. Malgré son intérêt, cette idée comporte souvent un risque potentiel considérable. Elle met constamment l'accent sur les différences et les particularismes pour que chacun reste "chez soi". Prenez par exemple les mouvements intégristes aujourd'hui, la question prioritaire qu'ils se posent: qui sommes-nous? (Mohamed Bouslikhane)

Position de l'historien

Ce qui a été dit à propos de la mondialisation pose le problème de l'histoire qui s'écrit au présent, autrement dit ce que les historiens appellent histoire/émotion. Nous vivons la mondialisation, nous n'avons pas encore la distanciation nécessaire. Elle ressemble au volcan dans lequel l'oeil ne voit que son éruption et néglige les facteurs qui sont responsables de cette éruption brutale et destructrice. Pour l'historien la mondialisation n'est rien d'autre qu'une étape d'une évolution générale qui, pour des raisons multiples va dans le sens des intérêts des pays développés. (Abdelmajid Kabdouri)